Mondo aimait bien faire ceci : il s'asseyait sur la plage, les bras autour de ses genoux, et il regardait le soleil se lever. A quatre heures cinquante le ciel était pur et gris, avec seulement quelques nuages de vapeur au-dessus de la mer. Le soleil n'apparaissait pas tout de suite, mais Mondo sentait son arrivée, de l'autre côté de l'horizon, quand il montait lentement comme une flamme qui s'allume. Il y avait d'abord une auréole pâle qui élargissait sa tache dans l'air, et on sentait au fond de soi cette vibration bizarre qui faisait trembler l'horizon, comme s'il y avait un effort. Alors le disque apparaissait au-dessus de l'eau, jetait un faisceau de lumière droit dans les yeux, et la mer et la terre semblaient de la même couleur. Un instant après venaient les premières couleurs, les premières ombres. Mais les réverbères de la ville restaient allumés, avec leur lumière pâle et fatiguée, parce qu'on n'était pas encore très sûr que le jour commençait.

Mondo regardait le soleil qui montait au-dessus de la mer. Il chantonnait pour lui tout seul, en balançant sa tête et son buste, il répétait le chant du Cosaque :

«Ayaya,yaya,yayaya,yaya...»

II n'y avait personne sur la plage, seulement quel-

32 *Mondo*

ques mouettes qui flottaient sur la mer. L'eau était très transparente, grise, bleue et rose, et les cailloux étaient très blancs.

Mondo pensait au jour qui se levait aussi dans la mer, pour les poissons et pour les crabes. Peut-être qu'au fond de l'eau, tout devenait rose et clair comme à la surface de la terre ? Les poissons se réveillaient et bougeaient lentement sous leur ciel pareil à un miroir, ils étaient heureux au milieu des milliers de soleils qui dansaient, et les hippocampes montaient le long des tiges d'algues pour mieux voir la lumière nouvelle. Même les coquilles entrouvraient leurs valves pour laisser entrer le jour. Mondo pensait beaucoup à eux, et il regardait les vagues lentes qui tombaient sur les cailloux de la plage en allumant des étincelles.

Quand le soleil était un peu plus haut, Mondo se mettait debout, parce qu'il avait froid. Il ôtait ses habits. L'eau de la mer était plus douce et plus tiède que l'air, et Mondo se plongeait jusqu'au cou. Il penchait son visage, il ouvrait ses yeux dans l'eau pour voir le fond. Il entendait le crissement fragile des vagues qui déferlaient, et cela faisait une musique qu'on ne connaît pas sur la terre.

Mondo restait longtemps dans l'eau, jusqu'à ce que ses doigts deviennent blancs et que ses jambes se mettent à trembler. Alors il retournait s'asseoir sur la plage, le dos contre le mur de soutien de la route, et il attendait les yeux fermés que la chaleur du soleil enveloppe son corps.

Au-dessus de la ville, les collines semblaient plus proches. La belle lumière éclairait les arbres et les façades blanches des villas, et Mondo disait encore :

« Il faudra que j'aille voir ça. » Puis il se rhabillait et quittait la plage. C'était un jour de fête, et il n'y avait rien à craindre

*Mondo* 33

du Ciapacan. Les jours de fête, les chiens et les enfants pouvaient vagabonder librement dans les rues.

L'ennui, c'est que tout était fermé. Les marchands ne venaient pas vendre leurs légumes, les boulangeries avaient leur rideau de fer baissé. Mondo avait faim. En passant devant la boutique d'un glacier qui s'appelait La Boule de Neige, il avait acheté un cornet de glace à la vanille, et il la mangeait en marchant dans les rues.

Maintenant, le soleil éclairait bien les trottoirs. Mais les gens ne se montraient pas. Ils devaient être fati- gués. De temps en temps, quelqu'un venait, et Mondo le saluait, mais on le regardait avec étonnement parce qu'il avait les cheveux et les cils blanchis par le sel et le visage bruni par le soleil. Peut-être que les gens le prenaient pour un mendiant.

Mondo regardait les vitrines des magasins en léchant sa glace. Au fond d'une vitrine où la lumière était allumée, il y avait un grand lit en bois rouge, avec des draps et un oreiller à fleurs, comme si quelqu'un allait s'y coucher et dormir. Un peu plus loin, il y avait une vitrine remplie de cuisinières très blanches, et une rôtissoire où tournait lentement un poulet en carton. Tout cela était bizarre. Sous la porte d'un magasin, Mondo avait trouvé un journal illustré, et il s'était assis sur un banc pour le lire.

Le journal racontait une histoire avec des photos en couleurs qui montraient une belle femme blonde en train de faire la cuisine et de jouer avec ses enfants. C'était une longue histoire, et Mondo la lisait à haute voix, en approchant les photos de ses yeux pour que les couleurs se mélangent.

« Le garçon s'appelle Jacques et la fille s'appelle Camille. Leur maman est dans la cuisine et elle fait toutes sortes de bonnes choses à manger, du pain, du poulet rôti, des gâteaux.